

des ténèbres. En attendant nous voilà en vue de la Chersonèse, c'est-à-dire de l'Europe. La brise et les pensées qui viennent de ce côté agitent notre âme délicieusement.

Sous un gracieux bouquet d'arbres, au seuil d'une tente, un soldat vêtu de rouge monte la garde. Le sommet de la montagne est couronné de ruines. Peu à peu l'Hellespont se rétrécit et prend tout simplement l'aspect d'un grand fleuve. Deux châteaux, *Kelid-ul-Bahr*, la Clef de la mer, sur la côte d'Europe, et *Sultanié-Kalessi*, sur la côte d'Asie, se regardent fièrement. Des batteries rasantes défendent ce passage. A Abydos, le canal devient plus étroit encore. Nous sommes au point où Xercès avait établi un pont pour faire passer son armée. Sestos, sur l'autre rive, est la première terre européenne où Soliman I^{er} planta le drapeau turc. Encore une halte à Gallipoli, où des fusillades célèbrent encore les fêtes pascales. La nuit arrive. Nous nous réveillerons à Constantinople.

CONSTANTINOPLE

En arrivant à Constantinople, 7 mai.

Mirar y no tocar! disent les Espagnols.

Oui, il faudrait contempler cette grande ville et n'y pas entrer. On s'épargnerait la plus cruelle désillusion. Le coup d'œil est indescriptible, magique, étourdissant. La visite des détails est navrante, fastidieuse, détestable. C'est, du reste, l'histoire de tout ce qu'a édifié la fausse civilisation musulmane.

Au lever du soleil, le P. Guillermin frappant à notre cabine nous a crié : « Constantinople! Constantinople! » et en un clin d'œil nous étions sur le pont. Le bateau atteignait à peine la porte des Sept-Tours, ce château où les janissaires enfermaient les sultans et où l'on suspendait les têtes des vizirs et des princes suspects. La vieille Stamboul a commencé alors de se dérouler à nos yeux. Est-ce à cause des souvenirs qui s'y rattachent? est-ce parce que je m'attendais à beaucoup, et que je ne vois encore rien? J'exprime tout haut mon mécon-

tentement. C'était parler trop vite. Le sourire de quelques passagers, moins novices que moi, semble m'en avertir. Presque aussitôt, dans le lointain, se dessinent de grandes coupoles. Insensiblement elles se rapprochent, elles s'arrondissent harmonieuses et enfin se détachent resplendissantes sur la montagne avec leurs sveltes minarets. Parmi elles, c'est, avant tout, Sainte-Sophie que je veux saluer, Sainte-Sophie le chef-d'œuvre de l'architecture chrétienne, l'église des douloureux souvenirs, la future cathédrale de Constantinople affranchie des Turcs et redevenue catholique. A côté d'elle les mosquées des sultans sont pour moi des édifices aussi menteurs que la civilisation musulmane, dont ils demeurent l'expression fidèle.

Un jeune Grec s'est approché de moi, et me frappant sur l'épaule: *Haghia Sophia!* m'a-t-il dit. En lui serrant la main j'ai répondu: « Dieu vous la rende! » Oui, toute politique et tout équilibre européen à part, il est temps de chanter la messe dans l'église de Justinien et d'en chasser les usurpateurs. La France aux Français, l'Angleterre aux Anglais et l'Europe aux Européens. Mahomet, comme le despotisme, l'esclavage et le fanatisme, ces deux chancres des sociétés antiques, a fini son temps parmi nos démocraties modernes. Les hyènes, les chacals et même les lions s'éloignent à mesure que les peuples s'avancent, et la vermine meurt partout où s'affirme la civilisation. Vue de la mer, au milieu des édifices qui l'encombrent, Sainte-Sophie ne s'impose pas à mon admiration

comme je l'avais espéré. Les mosquées du sultan Ahmed, de Bajazet, de Soliman avec six, deux, et quatre minarets, lui font cette concurrence déloyale que le clinquant fait à l'or et le Framinet au diamant.

A mesure que nous avançons, la grande ville se révèle sous un aspect moins sombre. Le soleil perce les nuages et jette tout à coup ses rayons, véritable pluie d'or, sur ces maisons tout à l'heure tristes et monotones, maintenant bleues, blanches, roses, étincelantes, comme si une baguette magique les avait subitement transformées. Les grands édifices semblent se mirer dans la mer calme et d'un bleu de saphir. Le long des murs crénelés du Séraï, des touffes de rosiers et quelques jasmins en fleur s'inclinent vers la berge dallée qui suit le rempart. Chose surprenante, à ce moment du jour où la vie se réveille partout, dans l'immense jardin, aux fenêtres grillées des palais, aux balcons des kiosques, autour des gracieuses fontaines, sous les bouquets de charmille, parmi les térébinthes et les cyprès, pas un seul être vivant. Est-ce un paradis désert? une scène sans acteurs? une ville sans habitants? Le sommeil ou la mort? Non; il y a là tout un monde de femmes, de rivalités, de haines, d'ambitions qui veille sans cesse, s'agite dans l'ombre, vit et meurt dans le mystère. Quelle épouvantable histoire que celle de ces harems d'hiver et d'été que l'on nous montre du doigt comme les temples de la ruse, de la luxure et de la barbarie. C'est là

que, sous les lambris dorés ou les berceaux de chèvrefeuille, les muets étrangent les odalisques et les sultanes; c'est sous ces platanes que les janissaires ont fait leurs révolutions, et derrière ces moucharabiehs aux ravissantes sculptures que les maîtres de l'empire ont été tant de fois poignardés. Il n'y a pas longtemps encore, la porterne du rempart qu'on m'indique s'est ouverte au milieu de la nuit pour laisser passer, cousues dans des sacs de cuir, douze femmes qu'on jetait à la mer, pauvres victimes de quelque cabale triomphante. Autrefois on les eût enfermées avec des vipères, pour rendre le supplice plus affreux. Il s'est passé et il se passe encore derrière ces murs des choses horribles, et les grands cyprès qui y croissent ne diront jamais tout le deuil que devraient imposer à la civilisation moderne les excès d'une barbarie surannée et d'une tyrannie sans nom.

Eh bien, ce que l'on pense a beau influer sur ce que l'on voit, ici ce que l'on voit finit par prendre le dessus, et, bon gré mal gré, l'admiration vous envahit et vous subjugué. Le panorama s'est agrandi à notre droite. Kadi-Keui, avec ses cafés encadrés de verdure, ses maisons à l'européenne, ses terrasses au-dessus de la mer, n'était que l'avant-garde d'une immense cité. Scutari commence à se développer au levant et au midi avec ses villas, ses coupoles, ses mosquées, ses minarets, ses casernes, et le vaste cimetière turc aux gigantesques cyprès. Le soleil y sème une ravis-

sante lumière qui semble prolonger encore le vaste panorama. Si nous regardons droit devant nous, le Bosphore étincelle de mille feux, tandis que sur ses deux rives les palais, les jardins, les kiosques fuient dans une échappée de vue sans fin. Ceci devient féérique, et cependant le plus stupéfiant ne s'est pas encore montré, car nous sommes toujours derrière la pointe du Séraï. « C'est beau! » crions-nous transportés d'enthousiasme. « C'est splendide! » Que sera-ce tout à l'heure? Voici, sur notre gauche, une montagne qui porte une troisième ville. La tour de Galata, avec sa lanterne, au sommet de laquelle les rayons du soleil, se jouant dans les vitres, semblent allumer un incendie, paraît en être le centre. Elle n'en est que le commencement.

Rien ne saurait exprimer l'émotion d'un homme qui, déjà en extase, est soumis à la violente secousse d'un second ravissement, plus grand, plus motivé et plus universel que le premier. Aussi, tout en ayant connu cet apogée de l'admiration, me garderai-je d'en essayer l'analyse. Le bateau, un moment arrêté, avait repris sa marche. Cessant de regarder devant nous, nous cherchions instinctivement sur notre gauche à découvrir ce qu'il pouvait y avoir derrière le Séraï. C'est alors que nous sommes restés muets, immobiles, éblouis, en face de la Corne d'Or.

La Corne d'Or est comme un grand fleuve sur lequel s'ouvrent des vallées et des golfes s'avancent et fuient des montagnes et des promontoires, s'échauffent à droite et à gauche des maisons, des sé-

rails, des kiosques, des mosquées, des dômes, des minarets, comme d'innombrables spectateurs de toute condition, de tous costumes, de toute taille, installés pêle-mêle sur les deux côtés et à tous les degrés d'un immense amphithéâtre pour contempler une bruyante fourmilière en mouvement, caïques, bateaux, vapeurs qui se croisent dans le large bras de mer, cris tumultueux qui montent de partout, peuples divers qui se heurtent sur les ponts unissant les deux rives. Non, il n'y a rien au monde de plus étourdissant que le panorama au milieu duquel nous sommes. De quelque côté que l'on se tourne, à droite, à gauche, devant, derrière, c'est beau, admirable, indescriptible. Nous aurions dû passer trois jours dans la rade à contempler et puis partir. *Mirar y no tocar*. La plus légitime des curiosités gâte souvent le meilleur des plaisirs.

La transition est aussi brusque que pénible. Un caïque nous a déposés à terre devant des douaniers en guenilles et des portefaix hideux, dans une boue noire et puante. La féerie est bien finie. A travers des rues sales, étroites, dépavées, enchevêtrées, nous nous acheminons vers l'important collègue que les Lazaristes ont à Galata, et où nous sommes attendus. Nous nous heurtons à des Turcs qui chargent de l'eau dans d'immenses outres, à des nègres qui vendent du lait caillé, à des géants à moitié nus qui, deux à deux, portent, suspendus à de longues barres, les plus pesants fardeaux. Les maraichers crient au coin des carre-

fours. Des ordures encombrant les passages, et des chiens boiteux, borgnes, sanguinolents, galeux, toute une seconde population de Constantinople, y font leur repas du matin. A travers des détours superflus qu'imaginent nos *hammals* ou portefaix pour rendre leurs services plus appréciables, nous arrivons chez les PP. Lazaristes, qui nous accueillent avec une sincère cordialité.

Cette violente antithèse du très beau au dehors et très laid au dedans crée, si je ne me trompe, le monstrueux dans l'ensemble, et je prévois que rien n'effacera cette impression qui me domine. Elle est d'ailleurs un peu celle des étrangers intelligents qui habitent le pays. Après notre déjeuner, nous avons voulu sortir et voir les belles rues de la ville. C'est à Péra qu'on nous conseille de monter. Mais Péra, dans sa plus belle partie, c'est la rue de la Pomme à Toulouse, la rue Vaugirard à Paris, et pour tout le reste ce n'est pas même Carpentras. Ajoutons qu'au plaisir de défilé devant des magasins sans cachet se joint celui de monter toujours, avec la perspective de descendre, pour remonter et redescendre encore. Au reste, on n'y dissimule pas les rampes, et sans hésiter on y adopte plus d'une fois le système élémentaire des rues à escaliers. Imaginez-vous que Péra, le quartier des ambassadeurs, des hôtels, des théâtres, de la vie bruyante et joyeuse, est enserré au levant et au couchant par deux vastes cimetières. On a dit que ces champs des morts étaient beaux à voir. Nous y entrons. Rien de plus indignement tenu. C'est

un amas de ruines. A l'ombre des grands cyprès, à travers des milliers de colonnettes inclinées en tous sens, dans l'herbe et les buissons qu'aucune main n'arrache, des enfants jouent, de jeunes couples se donnent rendez-vous, des vaches paissent et des Turcs mangent, dorment ou fument.

Pour être justes, disons qu'au grand cimetière nous avons trouvé la section arménienne plus convenablement tenue. Sur chaque tombe un signe sculpté rappelle la profession du mort. Au chirurgien on donne une lancette, au banquier une balance, au prêtre une mitre, à l'écrivain une plume, à l'orfèvre un collier, au barbier le plat traditionnel. Autre détail à noter, du grand comme du petit Champ des morts, la vue sur le Bosphore ou sur la Corne d'or est splendide. Ainsi la tristesse et la joie, le laid et le beau, la mort et la vie se touchent. Au reste la note caractéristique de Constantinople est visiblement dans ce pêle-mêle qui unit la lumière aux ténèbres, les parfums à l'air empesté, les rochers à la boue, et dans le même carrefour, la vue sans limite à l'horizon fermé, les palais aux masures, la ville aux champs, sans que jamais personne se soit préoccupé de substituer à cet étrange désordre un ordre quelconque. Au bout d'une rue, il n'est pas rare de rencontrer un précipice.

Après trois heures de course à travers de si bizarres contrastes, je me déclare satisfait. Je prie mes amis de continuer, s'ils y tiennent, avec le bon P. Lazariste qui nous guide, la fatigante excu-

sion. Pour moi l'affaire est entendue, et je rentre au couvent, où je me recueille, sans toutefois me consoler d'une si cruelle déception. Dans l'église de Saint-Dimitri, où nous sommes entrés, on allait enterrer une jeune fille de dix-huit ans. La bière était découverte. La tête reposait sur des fleurs, et, avant de quitter l'église, chaque ami de la famille est allé baiser au front la pauvre morte.

Mardi 8 mai.

Tout ce matin nous avons navigué en caïque ou en bateau sur la Corne d'Or. L'effet de cet immense amphithéâtre, dont j'ai déjà parlé, est moins beau de près que de loin. Partis de la gracieuse fontaine de Top-Hané, nous sommes allés d'abord vers la pointe du Séraï jusqu'à la mosquée de la sultane Valideh, puis à travers les arches du Pont-Neuf nous avons suivi le milieu du canal, regardant de tous côtés sans savoir où arrêter nos regards. A droite, quelques hôtels, des églises, la tour de Galata, les consulats, le petit Champ des morts, couvrent la montagne; puis viennent les édifices en bois de Kassim-Pacha, des jardins, des casernes, le tout véritable trompe-l'œil et d'ordinaire simples baraques de bois peint, que le feu fera flamber demain. A notre gauche s'élèvent les grandes mosquées, dominant le quartier grec du

Phanar ; le quartier juif de Balata, les Blaquernes, l'ancien Hebdomon, tout cela encore plus bizarre que beau, plâtré, fardé et au fond prodigieusement sale.

Nous descendons au Phanar. Les rues attendent qu'on les repave, ou peut-être même qu'on les pave pour la première fois. L'église patriarcale grecque est en bois. Nous pataugeons une demi-heure à travers la boue et des miasmes détestables de poisson, de viande, de légumes pourris, sans parler d'autres plus intolérables, en cherchant, à Petri-Kapoussi, une agence dont la maison était sous notre main à Péra. Dans ces conditions, on comprend que mes désirs de voir de près toutes choses se limitent de plus en plus, et je prie mes compagnons de reprendre notre contemplation à distance jusqu'au Pont-Neuf, où nous devons nous payer, selon que les guides le recommandent aux voyageurs, une demi-heure d'études morales et physiologiques. C'est là le Tout-Constantinople. Nous soupçonnons que ce sera très curieux.

Eh bien, ce n'est pas assez dire, et je défie le plus hardi peintre ou poète d'imaginer rien de plus fantasmagorique et de plus étourdissant. La perpétuité et la variété du flot humain qui passe sur ce pont tiennent du prodige. On dirait un carrefour du monde, par lequel se ferait l'émigration générale des peuples. Vainement, à trois, observons-nous un point fixe pour noter approximativement ce qui y passe. On ne mesure pas à vue d'œil l'eau du fleuve qui se précipite.

Le peu que nous relevons donne sur nos carnets le plus colossal résultat. Toutes les races y figurent : Turcs, Arabes, Circassiens, Arméniens, Bulgares, Syriens, Perses, Égyptiens, Grecs, Albanais, Italiens, Espagnols, Allemands, Français, Américains, Anglais, Tartares, Juifs, que sais-je ? et avec toutes les préoccupations bonnes et mauvaises de la vie humaine, tous les costumes, tous les types, du plus laid au plus beau, riches, pauvres, cavaliers, piétons, capucin, derviche, drogman, coureurs, pacha, porteur d'eau, vizir, décrotteur, officiers, charlatans, femmes voilées, filles à moitié nues, flâneurs et mendiants, conducteurs d'ânes et barbiers ambulants, gendarmes et forçats, chaises à porteur et carrosses, blancs et noirs avec variétés infinies dans les nuances, eunuques, imans, muftis, pappas, prêtres catholiques, sœurs de Charité ; et je ne transcris que la moitié de la liste. La variété des physionomies que l'on voit rapidement défiler produit un véritable cauchemar, qu'accroît le mouvement perpétuel et accéléré du courant en sens inverse de cette fourmilière humaine. M. Vigouroux propose de nous reposer les yeux en regardant, non plus les têtes, mais les pieds des passants. La diversité des chaussures n'est pas moins grande que celle des couvre-chefs. Babouches de toutes couleurs, bleues, rouges, noires, jaunes, sandales, bottes russes, guêtres, gambass, pantoufles de velours, de bois, de brocart, bottines parisiennes, spadrilles, tout passe en bas, comme fez, turbans, chapeaux pointus, couffiehs,

bonnets à poil, toques écarlates, bérêts fourrés, casquettes de cuir, passaient en haut tout à l'heure, sans parler de ceux qui passent avec rien. On a dit que c'était ici le grand pèlerinage des nations, et c'est vrai, car toutes les langues de la terre s'y font entendre, et chacun suit sa route, sans se préoccuper ni de l'étrange spectacle où il joue un rôle, ni des curieux qui, comme nous, s'amuse à le contempler.

Quittons maintenant le pont pour monter vers la Sublime-Porte, — un nom bien solennel pour une construction fort médiocre, — le plus étrange silence se fait aussitôt devant nous. Il devient même si universel, qu'on se croirait transporté dans une ville déserte et qu'on serait tenté d'avoir peur. Derrière les fenêtres grillées qui surplombent l'étroit carrefour, certainement quelque œil curieux nous observe, mais nous ne voyons ni n'entendons personne. La consigne est de faire le mort, et nul n'y manque dans le quartier. Si, à l'angle d'une place déserte, quelque Turc fume, couché sous un figuier ou près de la fontaine, il cherche à se faire oublier et ferme à moitié ses yeux, comme Miraut, mon chien de garde, quand il dort, au bout de l'allée, à l'ombre des grands pins. Cet homme ne veut pas avoir l'air de nous voir passer.

Au reste, nous ne venons pas pour lui, mais pour la vieille ville des empereurs, qui fut ici avant celle des sultans. J'avoue qu'en principe je déteste ceux-ci, et n'ai jamais guère estimé ceux-là. A ma légitime curiosité se mêle donc un

sentiment d'hostilité pour les Turcs et de profonde pitié pour ces princes du Bas-Empire, sacristains ou histrions, sans cesse mêlés aux questions religieuses ou aux luttes du cirque, imposant leurs caprices à des patriarches tantôt indignes, tantôt héroïques, distribuant leurs faveurs au gré d'un cocher et selon le mérite d'un cheval, sacrifiant leurs meilleurs capitaines à la mauvaise humeur de leurs femmes, sans respect de l'humanité, cruels, fourbes, lâches, frivoles, et, à deux ou trois exceptions près, incapables de mouvements généreux, ne se défendant des barbares que parce que les Balkans et quelques places fortes les protégeaient, esclaves et tyrans de leurs peuples, trompant la loyauté des Croisés nos pères qui leur portaient secours, maintenant leur autorité par les plus vils moyens et méritant, comme suprême flétrissure, d'être désignés dans leur lamentable succession par deux mots qui hurlent ensemble, disant l'un l'autorité et l'autre l'avilissement. Pour mon compte, je ne prononce jamais sans dégoût ce mot de Bas-Empire. Et cependant il était chrétien.

Le seul grand prince qu'il ait eu, en dehors de Constantin et de Théodose, qui n'en font pas partie, c'est Justinien I^{er}, fils d'un cultivateur de Dardanie. Il a fait çà et là de belles œuvres, mais, n'eût-il qu'élevé Sainte-Sophie, il aurait suffisamment prouvé que son âme n'était pas vulgaire, car Sainte-Sophie est la réalisation d'une pensée sublime. C'est le seul monument sérieux de Constan-